

Une guigne noire

Autor(en): **Guex, Benjamin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 2

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225066>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Bien. Maintenant, allez-y vite, ma fille, et revenez de même !

Philomène part avec l'ordonnance. Chemin faisant, elle réfléchit.

— Le petit papier pour la médecine, je le porte au pharmacien. C'est pas difficile à savoir. Mais pour ce qui est des garde-robes, il faut que Madame soit bien malade pour tant me recommander d'en parler au pharmacien. Ces constipations, ça porte peut-être à la tête. Pauvre Madame ! D'abord, je me demande pourquoi, à la ville, on appelle ça une garde-robes ? Chez nous, à Sembrancher, on dit : « une armoire ». Comme ça, tout le monde comprend. Et puis, pourquoi lui : en faut-il deux ? Elle en a déjà deux dans sa chambre à coucher et il y en a trois au corridor. Enfin... je ferai ce que Madame m'a dit. Avec ces médecins des gens riches, il ne faut pas chercher à comprendre.

A la pharmacie, on a répondu qu'il fallait une bonne demi-heure pour préparer la potion.

— En ce cas, Monsieur, je repasserai. J'ai encore une commission à faire pour Madame.

Philomène n'est pas dépourvue de sens pratique. Elle se dit : — Pour ces deux armoires, je vais tout simplement les commander aux « Grands Magasins des Inventions nouvelles ». C'est là qu'il y a le plus grand choix et c'est là aussi qu'on est le plus vite servi. Madame y est connue ; elle doit y avoir son compte. Je choisirai comme si c'était pour moi. Quelque chose de solide et pas trop cher.

Ainsi dit, ainsi fait. L'employé des « Grands Magasins » fut bien un peu éberlué en notant cette commande de deux armoires, d'un modèle plutôt modeste, pour une cliente qui lui était connue comme faisant partie de la catégorie « supérieure ».

— C'est entendu, Mademoiselle. Nous vous livrerons cela aujourd'hui encore, avant 7 heures. Vous n'avez bien dit : Madame des Esparcettes, avenue du Général Machin No 2, au premier. Au revoir, Mademoiselle ! Merci, Mademoiselle !

Philomène, toute fière des prévenances dont elle fut l'objet, repassa à la pharmacie, prit livraison de la potion qu'on avait préparée entre temps, puis rentra, la conscience tranquille.

— Madame sera contente de mon achat !

La maîtresse de Philomène attendait avec impatience sa femme de chambre.

— Ah ! vous voilà, ma fille ! Vous avez la potion ? J'espère que vous avez bien recommandé au pharmacien que je devais avoir deux garde-robes.

— Voui, Madame, je n'ai pas oublié, répondit la femme de chambre, mais, mentalement, elle se disait :

— Elle y tient décidément, à ce nom de « garde-robes ». Ne la contrarions pas, puisqu'elle est malade.

Puis, avant de se retirer, elle dit :

— J'espère que Madame sera contente de mon achat. Je les ai choisies comme pour moi. On vous les amènera ce soir, vers 7 heures.

Madame avait écouté, sans comprendre. Puis, vaguement inquiète, elle soupçonna la catastrophe.

— Quoi ? Quel achat ? Qu'est-ce qu'on doit amener ce soir, vers 7 heures.

— Mais, les armoires, Madame. Les deux armoires, les « garde-robes », comme vous dites et que le médecin vous avait tant recommandées, parce que vous en aviez besoin.

Résultat : Mme des Esparcettes s'écroula, évanouie et Philomène dut retourner à Sembrancher, sans qu'elle ait su exactement pourquoi.

F. W.

TU ME DIS NON...

...mais c'est oui que disent tes yeux !... C'est juste, vous avez retrouvé, tout d'un coup, un de ces éphémères refrains qui somnolait dans un coin de votre subconscient. Qu'est-ce qui vous a rappelé ce curieux antagonisme des lèvres et des yeux, de la bouche et du miroir de l'âme ?

Etiez-vous sur la Riponne, samedi, à fouiller les casiers des bouquinistes ? C'est là, sûrement,

que le refrain vous serait rentré en mémoire ! Chacun sait qu'on y chercherait en vain l'édition rare, ou la reliure d'art, mais c'est égal ! on cherche quand même, on feuillette... Et c'est justement à cette chasse que l'œil démentirait, — et combien de fois — la bouche, s'il était permis de dire tout haut le titre du bouquin poussiéreux qui vient de tomber sous votre main.

Le jeune collégien dirait : « Quel beau Virgile ! Quel adorable Cicéron ! » et son œil chercherait le Wallace inconnu ou le dernier volume du « Loup de Soie ».

La belle enfant musicienne dirait : « Où sont les valse lentes ? », tandis que, du regard, elle guetterait si, parfois, elle ne mettrait pas la main sur une rumba rude et fascinante.

L'étudiant vous avouerait : « Je cherche un exemplaire de mon cours de droit ! » alors que son œil, voilé de cette bonne vieille hypocrisie salvatrice, guignerait du côté des bouquins à scandales qui feraient dire, aux âmes bien pensantes, que ce jeune homme doit faire son droit tout de travers...

Et la jeune fille se pencherait, à peine rougissante, vers les élocubrations de Mme Machard ou quelque autre « dératée », tandis que sa lèvres rose demanderait du Dolly ou de ce cher Ardel...

Et le bon bourgeois, celui qui n'aime rien tant que sa pipe et ses pantoufles, demanderait des collections de la « Patrie Suisse » ou des romans vaudois, tandis que, à l'instar de son fils aîné, ses yeux émus ont vu quelque Wallace ou le tome XXXVIII de Fantômas.

Ah ! mes bons amis ! ce n'est pas pour rien que, droit en face des bouquinistes, il y a un phono qui chantait, l'autre jour : « ...mais c'est oui que disent tes yeux ! »

St-Urbain.

FÉMINISME ET TABAGIE

A devait arriver un jour ; ça vient d'arriver. Désormais, les femmes fumeront la pipe.

On peut voir, en effet, aux étalages de certains magasins des grandes villes, de petits écus de peau contenant une coquette petite pipe, au long tuyau, au fourneau pas plus gros qu'un dé à coudre, ainsi qu'un nécessaire de fumeur. « Pour les dames », assure une étiquette, afin qu'on ne s'y trompe pas. Et une vignette nous montre une aviatrice célèbre tirant de courtes bouffées d'une pipe semblable à celle de l'étui.

La mode est donc lancée. Vous allez voir, dans quelques jours, nos élégantes imiter l'aviatrice et fumer la pipe. Vous verrez aussi que nous nous habituerons à cela comme nous nous habituons à tout. Dans un mois, nous trouverons élégant, le geste de ces fumeuses de pipe, comme nous avons, à la longue, trouvé gracieux le geste des fumeuses de cigarettes.

Oui. Nous serons indulgents et nous assurerons aux intéressées qu'elles restent jolies, malgré cette pipe. Seulement...

Seulement, nous n'en penserons pas moins. Et nous penserons d'abord que ce n'était pas la peine de s'affirmer féministe pour en arriver là.

Ah ! vous rappelez-vous les premiers temps du féminisme ? Vous allez voir ce que vous allez voir, disaient ses partisans. Nous, les femmes, nous ferons aussi bien, et même, beaucoup mieux que les hommes...

Mais, au nom du féminisme, les femmes imitent servilement, un à un, tous les défauts masculins. Cela devait donc finir tôt ou tard, par la tabagie. A demain, soyez-en sûrs, les grosses bouffardes et les épais cigares...

A Pécole. — Quelles sont les dents qui viennent les dernières ?

— Les fausses, M'sieu !

Rien que ça. — Il y a longtemps que vous servez ?

— Deux ans, madame.

— Vous avez des certificats

— Oh ! j'en ai quarante-deux ! Et tous bons.

Collectionneurs. — Bout de conversation devant une boutique de librairie.

— Savez-vous pourquoi l'on rend si peu les livres prêtés

— Oui, c'est probablement plus facile de garder des livres que de retenir ce qu'il y a dedans.

UNE GUIGNE NOIRE

À l'époque où nous suivions le collège, Polycarpe était connu pour sa malchance implacable. A la première heure de géographie, déjà, il avait essuyé le courroux du maître ! On prenait nos noms et prénoms, alors chacun attendait avec une impatience difficile à dissimuler, que ce pauvre ami donne le sien. Ses parents n'avaient certainement pas pensé au ridicule du prénom qu'ils allaient donner à leur fils. Il paraît que son arrière-grand-père s'appelait ainsi, alors vous comprenez, par respect des traditions, il fallait absolument qu'un enfant s'appelât Polycarpe ! On aurait pu baptiser de ce nom un autre garçon que lui, mais non, on fit exprès d'attendre la naissance de ce pauvre petit pour l'humilier. Et, pour comble de malheur, plus cet infortuné Polycarpe grandissait, plus l'on trouvait que son prénom lui allait bien.

C'était donc à la première leçon de géographie. Le professeur l'interpella :

— Eh ! là-bas, le monsieur qui dort, votre prénom ?

L'interpellé leva la tête, tout rouge de honte et avec un ton faussement assuré qui devenait insolent :

— Polycarpe, monsieur !

Toute la classe partit d'un immense éclat de rire. Le maître, pâle de colère, crut qu'on se moquait de lui...

— Ah ! vous voulez faire le malin, mais ça ne prend pas avec moi !

— Mais non, m'sieur, je vous assure...

— Suffit, je ne vous demande rien, mais vous auez de mes nouvelles. Sortez !

Le pauvre Polycarpe, toujours plus rouge, essayait de s'expliquer :

— Ce n'est pas de ma faute, m'sieur, si...

Le maître sauta de son pupitre, les yeux hors de la tête.

— Ah ! vous ne voulez pas sortir ?

Et Polycarpe sortit.

Une autre fois, à la classe de français. On était en juillet, il faisait une chaleur lourde, malgré les stores baissés, et chacun s'occupait comme il pouvait pour tuer le temps et lutter contre le sommeil. Polycarpe s'ingéniait à attraper des mouches, assoupies dans un rais de lumière jaune. Il n'y arrivait pas d'ailleurs ! Mais enfin, il y mettait de la bonne volonté et, par de brusques rappels du poignet, s'efforçait de surprendre une proie. Le maître, depuis un certain temps, suivait le manège.

— Monsieur Polycarpe, vous me copiez trois fois le verbe « attraper des mouches ! »

Polycarpe se leva, et, avec un calme imperturbable, en montrant la mouche collée au plafond :

— Mais, monsieur, vous voyez bien que je ne l'ai pas attrapée !

Le professeur, qui était un homme d'esprit, riposta en notant dans son carnet :

— Monsieur Polycarpe, vous me copiez six fois le verbe « Je ne suis pas assez habile pour attraper des mouches. »

Ce temps n'est plus. Polycarpe est devenu un élégant jeune homme... cependant sa malchance ne l'a pas abandonné ! Et pourtant il n'a rien perdu de la logique de son raisonnement et de ses solides conclusions ! Mais que voulez-vous faire contre une guigne noire qui s'acharne sur vous ? Ecoutez sa dernière aventure :

Pour ces vacances, nous avions loué un chalet à la montagne, pas trop cher et assez près de la gare. Tout d'abord, j'y partis seul reconnaître les lieux et mettre un peu d'ordre dans la cuisine. Le lendemain, bien emmitoufflé, je descendis à la rencontre de cet excellent ami. Le train avait son bon petit quart d'heure habituel de retard. Enfin, il finit par arriver, toussotant et crachant l'eau chaude de tous ses pores. Personne ! Déjà la locomotive sifflait... quand Polycarpe dégringola les trois marches d'un wagon. Je me précipitai à sa rencontre.

Le malheureux faisait peine à voir : blanc comme un linge, les yeux perdus, le col dégrafé.

— Ah ! mon pauvre vieux, je suis malade comme un chien. Tiens, prends ma valise. Donne-moi ton bras, là comme ça...

Cahin-caha, nous gagnâmes le buffet. Il faillit s'affaisser sur le seuil. En m'aidant des murs, des chaises et des tables, je réussis à l'installer devant un cordial commandé à la hâte, qu'il sirota lentement, s'épongeant le front d'un mouchoir déjà tout mouillé.

— Quelle sacrée engeance que ces trains ! Ah ! vois-tu, jamais je n'aurais dû venir ! Je savais bien que je voulais avoir la guigne.

— Mon pauvre Polycarpe, que t'est-il donc arrivé ? Tu n'as pas pu trouver de place assise ? Evidemment on aurait dû mettre une voiture supplémentaire.

— Mais non, ce n'est pas ça ! Si seulement, j'avais voyagé debout, je ne serais pas dans cet état.

— Alors, je n'y comprends plus rien ! C'est que tu n'as pas dîné avant de venir ? Tu n'avais qu'à prendre le train suivant. Voyons, tu es plus malin que ça !

— Oh ! je te reconnais bien là ! C'est ça, morigène-moi quand je suis malade, il ne manquait plus que ça. Je sais bien que tu me prends pour un idiot !

— Voyons, Polycarpe, comment peux-tu dire ? Moi, un ami d'enfance ? Aussi, tu ne dis rien, comment veux-tu que je devine ?

— Tu sais que je ne peux pas supporter de voyager à contre-sens. Eh bien, depuis Lausanne, je voyage ainsi. Pour comble de malheur, j'ai regardé le paysage ! Alors, de voir les maisons, les arbres, filer comme ça le long de la voie... jusqu'à l'horizon, ça m'a donné un tournis et ça m'a mis l'estomac sens dessus dessous.

— Mais tu aurais dû demander à quelqu'un de changer de place avec toi. En lui expliquant, il l'aurait certainement fait !

— Ah oui ! Tu es malin, tiens ! Mais j'y ai pensé avant toi !

— Alors, tu ne l'as pas fait ?

— Espèce de tête de bois ! Avec qui voulais-tu que je change, j'étais seul dans le compartiment !
Benj. Guex.



2 **MARCHE!... ON TE SUIVRA !**

Insoucieux de cette valetaille, le maître partait pour son tour du propriétaire. Car il était amoureux de la terre. Et, le dimanche, il l'adorait. L'âcre odeur des mottes remuées caressait ses narines ; l'humble chant d'un grillon dilatait son cœur, car ce grillon aussi était à lui, puisqu'il gîtait sur son bien. L'homme voyait fuir les prés, les sillons, les guérets, les plantages semblables à une tunique verte ornée de boutons d'or et que l'atmosphère, au loin, brouillait jusqu'à les rendre bleus ; et il mesurait le large horizon ; il lui envoyait ses désirs avides ; et sa tête s'emplissait de pensées obscures ; et son dos se tassait sous le poids d'une concentration intense. Car enfin, était-il juste que tant d'espace appartint à des gens qui, l'hiver venu, se terraient chez eux comme des marmottes et dont beaucoup consommaient le plus clair de leur temps à l'auberge !

Non ! Cela n'était pas juste. Aussi Tintinet, grâce à un système de digne ingénieuse, s'arrangeait-il pour que la Nizence, une petite rivière qui coulait en bordure d'un de ses prés, allât ronger et dévaster les terres du voisin. Dans les creux des vallons déserts, il lui était même arrivé de déplacer les pieux des barrières de quelques centimètres... Qui le voyait?... Les corbeaux et les pies.

Car Tintinet ne se bornait pas à aimer ses terres d'un amour jaloux : il haïssait celles des autres. Haine sœur de la convoitise. Entre tous les prés, il en désirait surtout un. Car les prés, ainsi que les gens, ont leur physionomie à eux. Il y a des prés macabres. Il y en a de souriants. Or, celui qui excitait la convoitise de Tintinet

suivait la pente d'une colline, ondoyait gracieusement jusqu'à une haie d'épines vinettes. Une vraie fresque de bucolique. Et donnant une herbe fine, tendre, fournie !... Et découpé de telle manière que plusieurs des chars de foin récolté chez Tintinet devait emprunter son chemin de dévestiture. Obligation d'autant plus humiliante que ce pré appartenait, par héritage de famille, à un certain Foularoud, sonneur, taupier, enterreur, cantonnier aussi, sorte d'ivrogne philosophe, époux d'une lessiveuse loquace et père de quatre jeunes vagabonds. Ce Foularoud tenait à son bien avec une ténacité peu commune que l'abus du vin blanc fortifiait de jour en jour. Il observait avec un grand déplaisir les rondes dominicales de Tintinet, ses inspections d'épervier patient. Ce déplaisir se mua bientôt en une source d'irritation. Parfois, quand Foularoud, assis devant sa maisonnette, surprenait le glissement d'un chapeau connu au-dessus des graminées triomphantes, il s'exclamait :

— C'est bon !... C'est bon !... On a bu tout ce qu'on avait... Mais plutôt entrer dans la température que vendre ce pré !..

Or Foularoud ne souhaitait pas le moins du monde « entrer » dans la température. Cela répugnait à ses convictions les plus intimes.

Car Ulysse Foularoud avait une grande estime de soi. Sa pauvreté lui semblait royale. Ses rejets déguenillés lui faisaient l'effet d'une couronne de bénédiction. Et son métier de cantonnier, sa casquette, surtout, l'enthousiasmait. Il sentait, en outre, que le pasteur lui devait le respect, puisque les mômières auraient été incapables de se rassembler sans l'appel des cloches. Il sentait aussi qu'une grande considération était attachée à sa profession d'enterreur. Ah ! les gens n'avaient qu'à bien se tenir !... Ne leur préparait-il pas le lit où l'on dort jusqu'au fin fond de l'éternité?... Foularoud « pratiquait » donc en conscience, un peu pêle-mêle, à l'aventure, divers métiers, tous grandioses, en somme, qui lui avaient acquis une grande connaissance du monde, des ressorts de voiture vus de derrière — car c'est d'après le moelleux des ressorts que l'on établit la fortune des gens — ; une grande connaissance des taupes et de leurs travaux souterrains, et de leurs ruses ; du caprice des routes inégalement défoncées ; de grandes connaissances, enfin, sur l'accent de ceux de Suzery, sur le genre de « ceux » de l'annexe, sur la démarche des hommes en autorité parmi nous, sur la sincérité des bonjours.

C'était là le pain quotidien. De plus, une fois la semaine, mettant en branle les cloches de la tour, Ulysse Foularoud en recevait la manne mystique. Juché là-haut, dans la cage du clocher aux poutres entrecroisées, il était l'ami des hirondelles, des lointains au sourire incertain. Jamais il n'assistait au sermon. Mais la veille des communions, sous le soir tombant, il retournait auprès de ses cloches, et, par leur voix, parlait aux collines, à la nuit qui sort des creux, aux bois mystérieux. Puis, ayant lâché la rude corde, craché dans ses paumes une fois encore, sans raison bien apparente, il redescendait à tâtons l'escalier tortueux et poussait la porte de l'auberge. Enfin, donc, car il faut en ce monde tout connaître, les heures d'élan et celles qui vous collent au sol, Foularoud enterrait, creusant les petites tombes, qui sont pour les enfants, et les grandes qui sont pour les hommes et pour les femmes.

Au physique, Foularoud était un être plutôt manqué, petit, cagneux, aux joues vêtues d'une barbe rousse. L'on voyait tour à tour passer dans ses yeux l'humeur égrillarde d'un cantonnier disert, la douceur d'un sonneur bien appris, le cynisme d'un fossoyeur épris de son métier, la diplomatie d'un taupier expert en contre-mines. Pour les gens du village, Foularoud était dénommé le Tabou. Ce surnom convenait à sa face de bambocheur fataliste, tragique, aussi, maintenant, car une colère s'implantait en Foularoud contre Tintinet, contre ce brigand qui méditait de le détrousser. Longtemps, il avait vu sans ombrage César passer sur son pré, user de son chemin pour parvenir à ses propres champs. Et soudain cela l'exaspérait. Et il cherchait, tout en tapant du sarcloret sur les routes blanches, le moyen de

se défendre contre son redoutable adversaire.

Ah ! le pré de Prazbioud se moquait bien des querelles ourdies par les hommes ! Il fleurissait en sa saison avec le calme d'un sage. L'oseille sauvage et le serpolet se souciaient peu de la faux que Foularoud aiguisait en sifflant, des regards aigres que Tintinet leur lançait. Oui, Prazbioud était un joli coin ! L'herbe, mal soignée, y poussait quand même et toujours, savoureuse, parfumée, alors que dans le pré voisin de Tintinet, elle était grossière, marécageuse ; et pourtant si souvent arrosée de purin, fumée ! Mais en vain. Jamais elle n'aurait cette façon impérieuse de grainer, de cracher les fleurs à la face du soleil, cette manière de s'emplier de grillons et de sauterelles...

(A suivre.)

Benjamin Vallotton.

Dans la *Patrie Suisse* du 14 janvier : les matchs de football, les championnats universitaires du ski à St-Moritz, le meeting de boxe de Zurich, la mort de l'aviateur Cuendet, la nouvelle gare frigorifique de Bâle, un reportage pittoresque sur la vente des chevaux militaires à Thonon, une curieuse étude de P. Bonny sur la peste à Genève au cours des siècles, de nombreuses variétés, des romans, des nouvelles, etc.

BOURG-CINE-SONORE. — Maurice Chevalier dans « Une heure près de toi », au Bourg. — Ernst Lubitsch a un talent tout spécial pour traduire en images la psychologie des personnages. Il excelle dans les scènes d'intimité tendre, possède l'art de les égayer d'un détail heureux, et ne pouvait donc manquer de faire de « Une Heure près de Toi » une amusante et délicate comédie musicale.

Le brio de Maurice Chevalier, la voix ravissante de la non moins ravissante Jeannette Mac Donald, le talent d'Ernst Lubitsch, la musique d'Oscar Strauss, font de « Une Heure près de Toi » une heure pleine de vie, de sourire de charme et d'agrément, bref, une heure que tout le monde voudrait vivre et... comme dit la chanson : « te voir sourire à moi, rien qu'à moi... »

Pierre Etchepare et Lily Damita, dans le rôle de Mitzi, « Oh ! cette Mitzi », complètent la distribution.

Une bonne fondue.

Quoi de meilleur pour cultiver l'amitié ? On ne conçoit pas, en effet, que ce délectable mets de chez nous se puisse manger avec des inconnus ! Ces considérations font l'objet d'un reportage photographique très vivant dans « L'Illustré » du 12 janvier. Le même numéro contient de saisissantes vues de l'incendie de « L'Atlantique » et de l'accident qui a coûté la vie au regretté pilote Cuendet, un as et, de plus, un vétéran de l'aviation suisse. Les autres pages sont fort intéressantes aussi, trop même pour que nous les relevions ici en détail !

Pour la rédaction
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.



TREUTHARDT

Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.

Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24.549.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne